

La rhétorique dans une optique comparative

Rhetoric in a comparative perspective

Ala Eddine BAKHOUCHE 

ISAMT-Université de Gabès / Tunisie

FLSH-Université de Sousse/ Tunisie

abakhouch@yahoo.fr

Reçu : 19/04/0000,

Accepté: 10/012/0000,

Publié: 21/12/ 2024

Abstract: Rhetoric, defined as the study of forms and figures of language used to convince and persuade, will be approached from a comparative perspective. Significant similarities and differences appear between ancient, medieval, and modern rhetoric. In each of these traditions, the method of the example (*exemplum*) is commonly employed to persuade by illustrating arguments with similar cases. Moreover, the *figura*, or figure of speech, is present in all these forms of rhetoric, allowing for the softening, amplification, or exaggeration of arguments. While ancient rhetoric focuses primarily on the art of speech, medieval and modern rhetorics place more emphasis on the use of rational arguments to persuade. This article offers an analysis of the transformations of rhetoric over time and highlights the importance of comparative analysis in understanding its various functions in discourse, society, and culture.

Keywords: rhetoric, discourse, variables, constants, speech, poetics, figura

Résumé : La rhétorique, définie comme l'étude des formes et des figures de langage utilisées pour convaincre et persuader, sera abordée sous un angle comparatif. Des similitudes et des différences importantes apparaissent entre la rhétorique ancienne, médiévale et moderne. Dans chacune de ces traditions, la méthode de l'exemple (*exemplum*) est couramment employée pour persuader en illustrant les arguments par des cas similaires. De plus, la *figura*, ou figure de style, est omniprésente dans ces formes de rhétorique, permettant d'adoucir, d'amplifier ou d'exagérer les arguments. Tandis que la rhétorique ancienne se concentre principalement sur l'art de la parole, les rhétoriques médiévale et moderne privilégient l'utilisation d'arguments rationnels pour persuader. Cet article propose une analyse des transformations de la rhétorique à travers le temps et met en lumière l'importance de l'analyse comparative pour comprendre ses diverses fonctions dans le discours, la société et la culture.

Mots-clés : rhétorique, discours, variables, constantes, parole, poétique, figura

Introduction

Cette étude se propose d'explorer les dimensions essentielles de la rhétorique, en explicitant son rôle fondamental dans l'analyse littéraire contemporaine et en examinant les interactions entre théorie et pratique. Dans une première partie intitulée « *la rhétorique et les théories discursives* », nous analyserons les rapports entre la littérature, la linguistique, la rhétorique classique et la néo-rhétorique pour en arriver à situer cette dernière dans une théorie moderne du discours. Dans une deuxième partie, nous reprendrons la vieille discussion autour des notions de *norme* et d'*écart* pour les situer sous un éclairage nouveau et ainsi en arriver à les utiliser d'une façon plus rationnelle. Finalement, l'analyse portera sur les différentes façons de concevoir la figure de style. Cette étude s'inscrit dans un contexte où les approches classiques de la rhétorique nécessitent d'être réexaminées à la lumière des transformations contemporaines des pratiques discursives. Dans un monde marqué par la communication numérique et l'omniprésence des médias, il devient impératif d'évaluer comment les figures et les stratégies rhétoriques continuent d'opérer au-delà des frontières traditionnelles de l'écrit ou de l'oral. Regard classique et vision moderne se confronteront à un phénomène qui a bien besoin d'être mieux compris. Concevoir le fonctionnement du langage figuré, c'est saisir la structure même d'un fait de parole qui mène du quotidien au poétique, du banal à l'inimaginable.

1. La rhétorique et les théories discursives

Les relations entre la rhétorique et la poétique constituent de nos jours un des domaines nébuleux de l'analyse littéraire. Les rapports entre ces deux dernières sont loin d'être clarifiés et leur champ respectif d'étude n'est pas clairement défini. Voyons les rapports mis en jeu entre ces deux pratiques. La rhétorique, qui nous intéresse ici, se définit généralement comme un art: « *technique de la mise en œuvre des moyens d'expression* » (Petit Robert).

Elle est « *l'ensemble des techniques argumentatives et des figures apparaissant dans un discours verbal ou écrit (...)* » (Terrasse, 155 :1977). Bref, elle se présente ni plus ni moins comme une « *science du discours* » (Terrasse, 156 :1977).

Exemple 1 : *la métaphore*, une figure de style clé en rhétorique, peut être illustrée par l'expression « le temps, ce voleur ». Cette métaphore évoque l'idée que le temps nous prend des moments précieux, rendant ainsi l'abstrait (le temps) tangible et émotionnel.

Commentaire : Cet exemple permet de comprendre comment une simple expression peut transformer une idée abstraite en une image évocatrice, facilitant ainsi la connexion émotionnelle avec le lecteur.

La rhétorique classique, la *technē rhētorikē*, comprenait cinq opérations principales (Barthes, 196 :1970) : « 1, *inventio* (trouver quoi dire), 2, *dispositio* (mettre en ordre ce qu'on a trouvé), 3, *elocutio* (ajouter l'ornement des mots, des figures), 4, *actio* (jouer le discours comme un acteur: gestes et diction) et 5, *mémoria* (recourir à la mémoire) ».

Exemple 2 : dans le cadre d'un discours politique antique, comme celui de Cicéron, on peut observer l'*inventio* dans le choix des arguments en faveur de la République, la *dispositio* dans la progression logique des idées, et l'*elocutio* dans l'usage des figures comme l'anaphore pour renforcer l'émotion et l'impact.

La littérature écrite, surtout la poésie, ne s'intéresse qu'aux trois premières opérations, elle exclut le jeu du comédien. Roland Barthes précise qu'entre les trois opérations qui restent doit intervenir « (...) *un palier: celui des matériaux "substantiels" du discours: Res et Verba (...)* représentant les signifiés et les signifiants » (Barthes, 198 :1970) :

a) Inventio (trouver quoi dire)

Dans *Philippiques* de Cicéron (44-43 av. J.-C., « dénonciation politique et appel à la défense de la République »), l'*inventio* est mise en œuvre lorsqu'il identifie des arguments pour dénoncer Antoine comme une menace pour la République. Cicéron mobilise des anecdotes historiques, des arguments moraux et des faits concrets pour construire une attaque rhétorique efficace.

Cet exemple montre que l'*inventio* ne se limite pas à un exercice intellectuel, mais consiste à adapter les arguments au contexte et à l'audience. Ici, Cicéron utilise des références bien connues des sénateurs romains, exploitant l'histoire collective pour établir une base commune et crédible.

b) Dispositio (organiser les idées)

Dans le sermon de Bossuet (*Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, 1669, « éloquence religieuse et méditation sur la mort »*), la *dispositio* est évidente dans la structure tripartite classique : introduction (exorde), développement (narration et confirmation), et conclusion (péroraison).

Cette organisation montre comment la *dispositio* permet de guider l'auditoire à travers un raisonnement logique et émotionnel, renforçant la persuasion par une progression maîtrisée. Bossuet commence par établir une connexion émotionnelle, développe une analyse de la vie et des vertus de la défunte, puis conclut sur une méditation spirituelle.

c) Elocutio (ornement du discours)

La rhétorique dans une optique comparative

Victor Hugo, dans *Les Misérables* (1862, « portrait social et émotion poétique »), utilise l'hypotypose pour décrire la misère des ouvriers, comme la scène où Fantine vend ses cheveux. Cette figure crée une image poignante et visuelle dans l'esprit du lecteur.

L'*elocutio* dans cet exemple transforme une narration simple en une expérience immersive, où le langage devient un outil émotionnel puissant. Les figures de style comme la métaphore et l'hyperbole amplifient l'impact du message sur le lecteur.

d) Actio (performance orale)

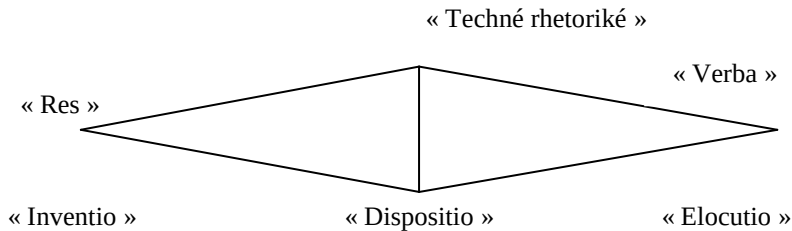
Dans *I Have a Dream* de Martin Luther King (1963, « plaidoyer pour l'égalité et la justice »), l'*actio* joue un rôle crucial. La modulation de la voix, le rythme du discours et les pauses dramatiques renforcent l'impact du message.

L'*actio*, bien que souvent associée à l'oralité, souligne ici la capacité d'un orateur à transformer des mots écrits en une performance vivante et inspirante. Le discours de King illustre comment la rhétorique devient un acte partagé et collectif.

e) Memoria (utilisation de la mémoire)

Les poètes oraux comme Homère utilisent la *memoria* pour réciter des récits longs et complexes tels que *L'Iliade* et *L'Odyssée* d'Homère (VIII^e siècle av. J.-C., « épopées héroïques et valeurs culturelles »). Des dispositifs mnémotechniques, tels que les épithètes répétitives (« Achille aux pieds rapides »), facilitent cette mémorisation.

La *memoria* n'est pas seulement un outil technique : elle structure le récit, garantissant sa transmission orale dans une société où l'écrit est absent ou limité. La rhétorique se présentera donc de la façon suivante :



À cette première restriction vont correspondre des nouvelles (exemple: l'apparition de la « littérature » à l'époque d'Auguste) qui finiront par confiner la rhétorique à l'*elocutio*. Elle évolue vers l'étude du discours littéraire orné pour « devenir un code de marques sociales valorisées esthétiquement » (Delas et Filliolet, 16 : 1973). Les distinctions établies par Aristote entre *art rhétorique* (d'idée en idée) et *art poétique* (d'image en image) et la recherche du degré de persuasion que comporte tout sujet sont abandonnées.

Ce ne sont plus les relations qui importent, mais le fonctionnement, en termes de *vérité* ou de *vraisemblance*, entre les mots d'un énoncé littéraire.

« La rhétorique a donc choisi - elle est ce choix même - contre le sens général et neutre de "forme", le sens restreint et valorisé de "tour" ou "manière remarquable". Elle a ainsi perdu une grande partie de son universalité et des possibilités inscrites dans son instauration; elle a manqué par là d'être une authentique théorie générale du discours ».

Galay (394 :1974)

Finalement, une nouvelle restriction amènera la rhétorique à devenir une simple théorie des figures de style et parmi celles-ci (nouvelle restriction), « *une place de choix sera attribuée à la métaphore et à la métonymie: (...) couple figural exemplaire, "tours" irremplaçables de notre propre rhétorique moderne (...)* » (Genette, 161 :1970).

Exemple 3 : Dans la rhétorique ancienne, l'œuvre de Cicéron (55 av. J.-C.), *De Oratore*, démontre l'importance de l'ornementation et de la structure dans le discours. En revanche, dans la rhétorique moderne, l'œuvre de Barthes (1953), *Le Degré zéro de l'écriture*, illustre une approche plus déconstructiviste, où le langage est analysé pour sa capacité à créer du sens au-delà des conventions.

Commentaire : Cette comparaison permet de saisir comment les contextes historiques et culturels influencent les techniques rhétoriques, enrichissant ainsi la compréhension de l'évolution de cet art.

Rendue à cette dernière limite, la rhétorique fut redécouverte et elle connaît aujourd'hui un regain de faveur. La nouvelle rhétorique n'est plus, comme elle l'a déjà été, un répertoire de figures, elle devient « (...) *la connaissance des procédés de langage caractéristiques de la littérature* » (Lulian et Peter, 161 : 1996). La néo-rhétorique se concentre sur l'étude des structures formelles des œuvres littéraires, en mettant en évidence les procédés linguistiques qui caractérisent ces textes. Elle appartient à une linguistique dite « générale », comme étant apte à reconnaître les critères langagiers permettant de caractériser un texte littéraire. L'analyse d'une figure significative dans un texte, dans le cadre des conventions d'un genre littéraire, démontre que l'étude rhétorique peut efficacement caractériser ce genre (Terrasse, 58 : 2017).

Mais cette nouvelle définition amène une autre restriction: la rhétorique ne porte que sur le littéraire. « (...) *elle rend inévitable une révision théorique qui risque fort de faire apparaître la fragilité de la notion même de "littérature"* » (Kuentz, 114 :1971). Cette rhétorique doit se baser sur une esthétique, inclure le plan idéologique et le plan linguistique pour en arriver à définir l'autonomie des procédés littéraires. Pour connaître les mécanismes qui déterminent la production et l'interprétation du discours littéraire, elle devra inclure :

« (...) *la grammaire*, c'est-à-dire une connaissance de la langue; *l'encyclopédie*, c'est-à-dire une connaissance du monde; *le symbolisme*, c'est-à-dire une connaissance de l'encyclopédie »
(Sperber, 389 : 1975)

Ce projet est loin d'être réalisé et semble même irréalisable. Tenant compte des points précédents, il s'avère crucial que la rhétorique devra porter sur l'ensemble des procédés du langage, y compris le *discours littéraire*, car les diverses fonctions que l'on peut attribuer aux figures ne concernent pas seulement le discours littéraire (pensons ici au *discours publicitaire*).

Cette rhétorique « (...) *est un inventaire descriptif des possibles du langage, elle concerne tout le langage* » (Moulinié, 20 : 1996). Même si nous ne pouvons pas définir le poétique, comme l'indique bien le Groupe μ :

« (...) l'enquête aboutit à une certaine carence, relativement à l'autonomie d'une poétique *stricto sensu* - dans la mesure où les conditions dégagées sont aussi peu nombreuses que schématiques - (...) »
(Groupe μ , 192 : 1970).

Aristote distingue la rhétorique, fondée sur le passage « d'idée en idée », et la poétique, caractérisée par le passage « d'image en image ». Ces différences conceptuelles sont mieux appréhendées lorsqu'elles sont illustrées dans des œuvres :

Exemple 4 : Dans *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire (1857), la poétique se manifeste par l'accumulation d'images sensorielles et symboliques, comme dans *Correspondances*, où le langage construit un réseau métaphorique.

Exemple 5 : En revanche, dans un discours moderne de Martin Luther King (*I Have a Dream*, 1963), la rhétorique est perceptible dans l'articulation d'idées liées, soutenues par des figures de style comme l'allégorie et l'amplification.

Ces exemples montrent comment la rhétorique et la poétique se croisent tout en conservant des spécificités, ce qui enrichit l'analyse des œuvres littéraires et discursives.

Il est possible d'élaborer une nouvelle rhétorique. Cette dernière ne cherche pas à expliquer le fonctionnement poétique du langage, mais s'attarde à tout ce qui relève de « *la fonction poétique du langage* » (Jakobson, 218 :1963). Cette rhétorique fait partie intégrante de la linguistique en ce qu'elle porte sur des phénomènes langagiers: les *figures de style*. Elle tente en s'appuyant « (...) *sur une matrice simple engendrant non seulement les tropes, mais aussi toutes les autres figures, sans en privilégier aucune (...)* », de révéler « (...) *des processus symbolisateurs et sémantiques fondamentaux* » (Neumann et Popper, 117-119 : 1982).

Ainsi, elle peut devenir une authentique théorie du discours figuralisé, ce sera son ultime restriction. Dans un contexte où le discours médiatique, politique et publicitaire domine les interactions sociales, la réhabilitation de la rhétorique comme science générale du langage est cruciale. Cette étude contribue à définir l'autonomie des procédés littéraires tout en rendant compte des enjeux idéologiques et linguistiques modernes.

2. La dichotomie : constantes vs variables

Dès ses débuts, la rhétorique se heurte à un problème fondamental : le mythe du langage *naturel* face au langage *figuré*, ainsi que la relation entre un prétendu degré zéro du langage (la norme) et ce qui en constitue l'écart. En effet, dans les théories classiques, la figure consiste à « *remplacer un sens figuré par un sens propre pour mieux comprendre l'idée sous-jacente* » (Fromilhague, 86 : 2010). Elle est un écart face à la norme. Mais cette norme, il faudrait la définir. Les rhéteurs classiques nous proposent divers critères pour expliciter l'opposition *langage naturel/langage figuré*. Parmi ceux-ci, nous retrouvons (Todorov, 99 : 1969):

- a) logique/alogique,
- b) fréquent/peu fréquent,
- c) indescriptible/descriptible,

d) neutre/valorisé défectueux.

Tableau 1 : Comparaison des Caractéristiques de la rhétorique ancienne, médiévale et moderne

Aspect	Rhétorique ancienne	Rhétorique médiévale	Rhétorique moderne
Objectif principal	Convaincre par l'oralité et l'ethos. Exemple : <i>Gorgias</i> de Platon (vers 380 avant J.-C., art de « persuader »).	Convaincre par la morale et la foi. Exemple : <i>Sermons</i> de Saint Augustin (entre 391 et 430, « enseignement religieux et moral »).	Convaincre par la raison et la logique. Exemple : <i>Essais</i> de Perelman et <i>discours politiques modernes</i> (<i>Traité de l'argumentation</i> , 1958, « rationalité et persuasion moderne »).
Figures dominantes	Métaphores, hypotyposes. Exemple : <i>Discours funèbre de Périclès</i> (431 avant J.-C., « éloge des morts de la guerre »).	Allégories et symboles religieux. Exemple : Poèmes de Dante (<i>Divine Comédie</i> , entre 1307 et 1321, « allégorie spirituelle et morale »).	Paradoxe et ironie. Exemple : Analyses sociopolitiques d'Albert Camus (<i>Discours de Suède</i> , 1957, « humanisme et responsabilité intellectuelle »)
Cadre d'utilisation	Discours politique et judiciaire.	Discours religieux et moral.	Publicité, politique et plaidoyers juridiques.

Ce tableau illustre comment les formes de rhétorique se sont adaptées aux contextes socioculturels et historiques. Par exemple, la rhétorique ancienne se concentre sur des idéaux de citoyenneté dans des contextes démocratiques, tandis que la rhétorique médiévale s'inscrit dans un cadre théologique où la persuasion vise le salut de l'âme. Enfin, la rhétorique moderne exploite les médias et les outils numériques pour atteindre des publics diversifiés.

En y regardant de près et en examinant bien ces différents points, on s'aperçoit très vite que tous ces critères s'appliquent tout aussi bien au langage littéraire qu'au langage courant.

Ils ne servent aucunement à définir un degré zéro du langage. La démarche moderne a été de demander à la science de fournir cet énoncé

neutre. Mais tel que le démontre Sarah Kofman lors d'une étude sur Nietzsche:

« La science ne peut jamais expliquer le monde, elle peut seulement décrire à partir des schémas métaphoriques, humains trop humains. Elle est un pur "système de signes" (une séméiologie), une mythologie (un monde de fictions). Elle est de même nature que le langage ordinaire qu'elle ne fait que continuer ».

Kofman (82 : 1993)

Là, pas plus qu'ailleurs, il n'existe pas de degré neutre du langage. La linguistique actuelle nous montre bien qu'« *il n'existe pas qu'une seule norme au niveau du langage parlé, le locuteur se trouve en présence de plusieurs normes. Il se doit d'adapter son niveau de langage à la situation, au récepteur, etc.* » (Nicalens-Pourchot, 170 : 2003). Cette constatation s'applique tout aussi bien au niveau des textes. Cela signifie que même les discours qui paraissent objectifs (impartiaux) peuvent avoir des sous-entendus ou des nuances qui influencent la perception du lectorat. (*littéraire, publicitaire, journalistique, etc.*).

Chaque discours possède sa propre norme, ses règles ne s'appliquent qu'à lui. Il possède sa propre organisation. C'est une chimère de croire à un degré zéro du langage. Du même coup, se trouve ruiné la notion, si commode, de « langue quotidienne » ou de « degré zéro ». La rhétorique se devra de reprendre cette notion pour l'élaborer d'une façon plus opératoire, car « (...) *la théorie de l'écart échoue au niveau de l'explication, mais elle a pu alimenter des réussites à celui de la description* » (Ducrot et Todorov, 240 : 1972).

Si la norme est inconnaissable, c'est peut-être qu'elle n'existe pas. Entre les deux pôles du langage (*discours transparent vs discours opaque*) établis par Todorov¹, les langages ne se différencient pas par leur *nature*,

1. « (...) Il existe deux pôles dans la conscience humaine du langage: *le discours transparent et le discours opaque*. Le discours transparent serait celui qui laisse visible la signification mais qui est lui-même imperceptible: ce serait là un langage qui ne sert qu'à « se faire entendre ». En face de lui, il y a le discours opaque qui est si bien couvert de « dessins » et de « figures » qu'il ne laisse rien entrevoir derrière; ce serait un langage qui ne renvoie à aucune réalité, qui se satisfait en lui-même. Tous les énoncés linguistiques se situeraient dans l'espace entre ces deux pôles, se rapprochant

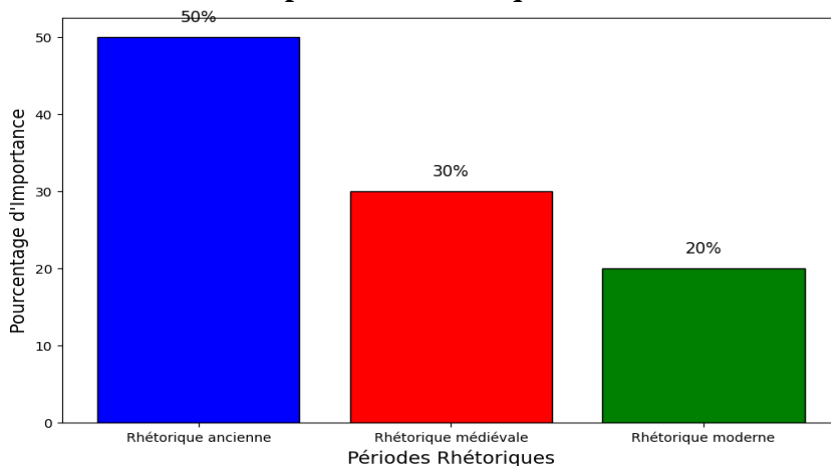
mais par différents *degrés d'utilisation* des procédés linguistiques. Tous les langages peuvent être figurés. En revoyant ainsi ces notions, on se trouve contraint à :

« (...) relativiser la notion de degré zéro et à montrer qu'elle est d'autant plus opératoire qu'elle est relative. Cessant d'être données pour des réalités tangibles et fixes, les degrés zéro et figuré (ou perçus et conçus) y sont définis comme les termes d'un rapport, d'ailleurs symétrique et variable, en même temps que comme point de fuite ».

Zimmerman (43 : 1976)

Le rôle de « l'écart » en devient alors un vecteur de valorisation. Il n'a plus de valeur en lui-même. Il est différentiel et montre bien que « toute figure de rhétorique peut s'analyser dans la transgression feinte d'une "norme". Il ne reste plus qu'à trouver des moyens pour calculer l'effet de la figure » (Reboul, 25 : 1998). Mais à ce niveau, la théorie prête à contresens. Définir cet effet ressemble étrangement à une tentative pour cerner la nature du sens poétique.

Graphique 1 : Importance des tropes dans les trois grandes périodes rhétoriques



Source : Synthèse des théories citées dans les sections théoriques de l'article.

Commentaire explicatif

Ce graphique montre une diminution progressive de l'utilisation des tropes (métaphores, métonymies) dans les discours dominants au fil des époques. Dans la rhétorique ancienne (50%), les figures étaient centrales, servant à embellir et à persuader à travers l'oralité. La rhétorique

plus ou moins de l'un ou de l'autre ». (Todorov, T., *op. cit.* p. 102).

médiévale (30%) leur accorde une place secondaire, favorisant l'allégorie dans un cadre religieux. Enfin, la rhétorique moderne (20%) privilégie les arguments rationnels et une clarté d'expression, mais elle intègre encore des tropes, notamment dans les contextes littéraires et médiatiques. Ce déclin témoigne d'un glissement de la rhétorique ornementale vers une rhétorique plus pragmatique.

3. La parole poétique vs *figura*

D'après la définition courante, la figure est « *une variation : une transformation ou modification d'une forme de base, que l'on considère comme la forme normale ou idéale* » (Robrieux, 163 : 1998). Mais cette définition se heurte à quelques objections: a) écart par rapport à quoi?

Il a été prouvé précédemment qu'il n'existe pas un langage neutre, dépourvu de figures, b) Certains écarts ne sont pas des figures, ce sont tout simplement des infractions linguistiques, c) La norme est indéfinissable, donc on ne peut pas définir ce qui s'en écarte.

Face à ce commentaire, nous croyons plus simple et plus juste de présenter la définition suivante : *la figure est un procédé linguistique qui relève de l'utilisation rhétorique du langage*. Ainsi la figure trouve sa place parmi les phénomènes langagiers et la lecture rhétorique devra tenir compte du contexte pour pouvoir l'analyser. Ne pas tenir compte de ce dernier, c'est supprimer l'enracinement même de la figure. De plus, en précisant « procédé linguistique », l'analyse pourra porter sur la structuration de la figure: décomposer et recomposer sa complexité. Finalement, l'utilisation rhétorique montre bien que la figure ne relève pas exclusivement de l'usage littéraire. Car dire rhétorique, c'est sous-entendre: *humour, jeu langagier, publicité*, etc.

Habituellement, les rhéteurs classiques distinguent deux types de figure: *le trope* et *la figure proprement dite*. Les deux sont des formes immédiatement perceptibles au niveau de l'énonciation (pour autant que l'on connaisse ces procédés linguistiques). La figure est une forme vide. Elle n'a qu'une dimension syntagmatique. Elle porte sur un certain agencement de signifiants: « figures de construction », « figures d'élocution et « figures de style ». Le trope amène un changement de sens, il apparaît au niveau du syntagme, mais contrairement à la figure proprement dite: il a une dimension paradigmatique.

La rhétorique dans une optique comparative

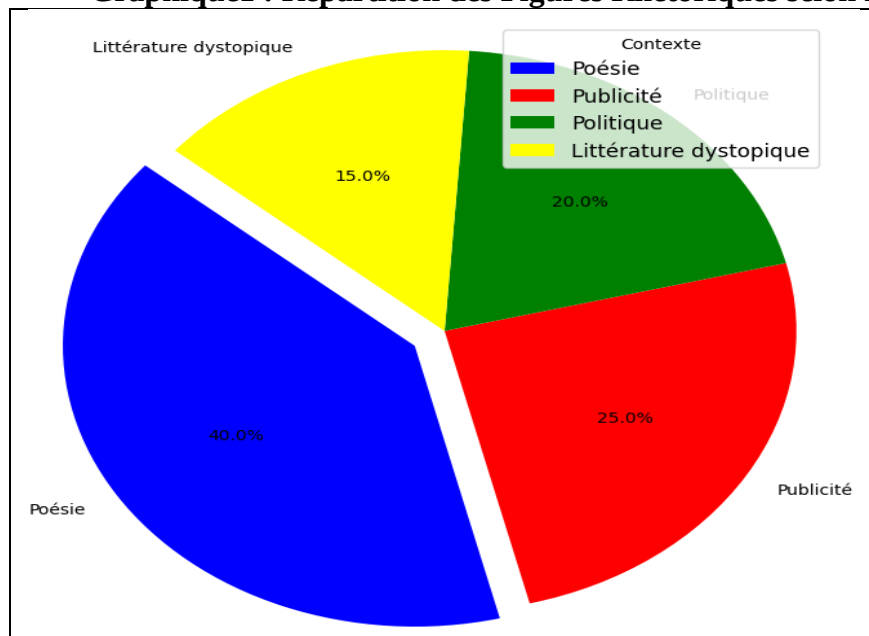
C'est une figure lexicale qui ne vient pas substituer un sens propre à un sens figuré² (il est parfois difficile de préciser lequel précède l'autre). Elle amène une modification du sens des mots, l'apparition d'un nouveau sens, même s'il reste une parcelle du sens initial.

a) Poésie lyrique : dans *Demain, dès l'aube* de Victor Hugo (1847), la métonymie (« je marcherai les yeux fixés sur mes pensées ») évoque la douleur et la concentration du poète sur son deuil. La métonymie ici dépasse la simple substitution : elle crée une immersion dans l'état d'esprit du poète. La figure met en avant l'universalité de la perte et de la mémoire.

b) Discours publicitaire : les slogans publicitaires, comme « Just Do It » de Nike (1988), utilisent la métaphore pour évoquer un état d'esprit conquérant et résilient. Ces tropes dans la publicité transcendent le langage fonctionnel pour évoquer des émotions fortes et influencer les comportements d'achat.

c) Littérature moderne : dans *1984* de George Orwell (1949), l'antithèse entre « Freedom is Slavery » reflète une manipulation rhétorique, destinée à montrer comment le langage peut conditionner la pensée. Cet exemple souligne l'impact des figures dans les contextes dystopiques, où elles servent à démontrer la force coercitive du discours.

Graphique1 : Répartition des Figures Rhétoriques selon le Contexte



2. André Breton, *Point du jour*, cité par le Groupe µ, « Miroirs rhétoriques : sept ans de réflexion », *Poétique*, 29, p. 11

Source : Données issues de l'analyse comparative des exemples cités dans l'article.

Commentaire explicatif

Ce diagramme illustre les différentes proportions d'utilisation des figures rhétoriques dans des contextes variés. La poésie (40%) domine, illustrant son rôle de terrain privilégié pour les tropes et les métaboles. La publicité (25%) suit, exploitant les figures pour séduire et influencer. En politique (20%), les figures renforcent le discours argumentatif et émotionnel, tandis que la littérature dystopique (15%) utilise souvent l'antithèse et l'ironie pour dénoncer des idéologies. Ces résultats reflètent comment la rhétorique s'adapte et évolue en fonction de ses usages.

Les rhéteurs modernes ont repris ces dénominations pour en proposer de nouvelles. Ils cherchent ainsi à éviter toute ambiguïté au niveau des termes. Ils pensent ici aux distinctions entre: « figure-trope », « trope-non trope », « figure d'usage-figure d'invention », etc. où, en plus de l'imprécision, nous retrouvons des redites. Les termes « figure » et « trope » sont remplacés par la dénomination « métabole »³. Les métaboles peuvent être de quatre ordres (Terrasse, 153:1977) : a) le métalogisme (opérant sur la logique), b) le métaplasme (opérant sur « la continuité phonique ou graphique du message »), c) la métataxe (opérant sur la syntaxe) et d) le métasémème (opérant sur la sémantique). *A*, *b* et *c* renvoient à la notion classique de *figure* et *d* à celle du *trope*.

Ces appellations nous amènent directement à jeter un regard sur la manie de classer qui semble toucher tous les rhétoriciens. Barthes a ironisé sur ce phénomène en le qualifiant de « véritable rage de classement » (Barthes, 218 : 1970). Il montre bien ce qui distingue les anciennes classifications des nouvelles: les premières tentaient de coder des faits de parole, des manières de parler: entreprise illusoire.

La rhétorique moderne rompt avec ces conceptions de style, d'expressivité et d'effet. Les nouvelles classifications des métaboles tentent de « (...) *faire apparaître des possibilités d'engendrement et de généralisations à partir de quelques opérations de base* » (Kalita et Jauss, 19 : 2004). Ce n'est plus l'utilisation du code qui est visée, mais le code lui-même: la langue en tant que système.

Cette néo-rhétorique s'inscrit bien dans le cadre de la linguistique. Elle dépasse le domaine de la poétique pour s'attaquer au système

3. « Nous appellerons métabole toute espèce de changement d'un aspect quelconque du langage (...) ». (CF. Groupe µ, « Rhétorique générale », p. 24).

langagier dans son entier. Mais ces nouvelles classifications ont encore le même défaut que les anciennes, elles ne permettent pas :

« (...) d'aller de la phrase (trouvée dans un texte) au nom de la figure; si je lis "tant de marbre tremblant sur tant d'ombre", quel livre me dira que c'est une hypallage, si je ne le sais déjà? ». (Barthes, 219 : 1970)

Voyons un peu ces classifications. À l'extrême fin de la tradition de la rhétorique ancienne, Fontanier distribue les figures en sept classes: selon la nature du procédé et le degré d'extension de la figure. Deux catégories (*diction et pensée*) se distinguent des autres et méritent rarement le nom de figure, car elles sont à l'extrême limite de la rhétorique. Cette dernière portant surtout sur les figures proprement dites « de construction », « d'élocution » et « de style » et sur les tropes. Ce classement est remis en cause par la néo-rhétorique, car il est basé sur la matérialité et la spiritualité des figures. La nouvelle façon de voir les figures se base sur la linguistique.

La typologie est basée sur « les unités linguistiques » impliquées dans la figure⁴ et sur les opérations⁵ formant une matrice logique. Les figures seraient la manifestation, le produit de ces combinaisons (Durand, 49 : 1970). Ce nouveau classement s'appuie sur une théorie de décomposition du mot en ses parties constitutives.

« Tout le monde admet aujourd'hui qu'un lexème est sémantiquement décomposable (analyse sémique ou componentielle). Cette décomposition pouvait s'opérer sur deux modes distincts: le premier, dit mode π , est conjonctif et référentiel; le second (mode ϵ disjonctif et conceptuel. Dans le premier cas, il s'agit d'un ensemble matériel décomposable en

4. Ces unités relèvent des disciplines habituelles de la linguistique: *phonème et graphème* (phonétique), *sème* (sémantique), *morphème* (morphologie), *lexème* (lexicologie), *syntagme* (syntaxe) et trouvent leur réalisation dans l'énoncé. Évidemment ces unités (expression et contenu) peuvent être considérées, selon le cas, au niveau paradigmatique ou au niveau syntagmatique.

5. La matrice tropique profonde se base sur quatre opérations logiques: *adjonction*, *suppression*, *substitution* (suppression et adjonction) et *permutation*. Les opérations peuvent être : simples, partielles, complètes, répétitives, etc.

parties coordonnées (bateau = voiles, coque et moteur, etc.). Dans le second, d'un ensemble sémantique décomposable en sèmes interchangeables (bateau=paquebot ou canot ou chalutier, etc.) ».

(Dubois, 212 : 1975)

En pratique, n'importe quel signifié est décomposable sur le mode π (série référentielle exocentrique [matériel]) ou sur le mode ε (série sémique endocentrique [conceptuel]) selon l'exigence du contexte⁶.

Donc à l'intérieur du lexique, les mots s'associent en champ sémantique selon les traits sémiques qu'ils ont en commun. Ces traits (ou sèmes) peuvent être de deux ordres (Adam et Goldenstein, 94 : 1976) : *nucléaires* ou *conceptuels* et peuvent s'organiser en hiérarchie. Ils servent à distinguer le lexème du sémème. Le lexème est composé premièrement d'un noyau sémique stable: *les sèmes nucléaires*. Ils sont une base constante à la signification. Deuxièmement, nous y retrouvons un groupe de traits variables: *les sèmes contextuels*. Ces derniers naissent du fonctionnement du mot en discours. Le lexème en contexte produit un effet de sens ou sémème qui s'articule surtout autour des sèmes contextuels.

Au niveau du texte, le décodage ne devra pas s'appuyer seulement sur la structure de la langue. Il devra nécessairement s'appuyer aussi sur la structure interne du message (le contexte), car « (...) *le contenu sémantique dépend des relations ou des oppositions qui se créent entre un mot et ceux qui l'entourent* » (Delas et Filliolet, 110 : 1973). Ainsi le méta-sémème (le trope) apparaît comme un nouvel arrangement de sèmes, non prévu par le code linguistique. Par exemple, une métaphore « bien réussie » mettra en jeu tout un faisceau d'associations au niveau des sèmes contextuels, ouvrant ainsi de multiples possibilités au niveau du sens. Pour conclure au sujet de cette néo-rhétorique, portons notre attention sur un fait qui la rapproche de l'ancienne rhétorique.

6. *Endocentrique* et *exocentrique* renvoient à deux modes de construction sémique. Dans la série exocentrique, les sèmes du tout sont distribués inégalement entre les parties (exemple: « arbre= branches et feuilles et tronc », etc.). Sous le mode endocentrique, les sèmes s'ajoutent successivement « selon un processus d'analyse et de différenciation progressive » (exemple: arbre = bouleau ou peuplier ou chêne, etc.). Nous avons donc la différence entre la distribution (exocentrique) et l'acquisition (endocentrique).

Ces deux formes de rhétorique n'ont pas réussi à développer une théorie prédicative qui nous permettrait de connaître les conditions dans lesquelles une expression linguistique acquière une valeur figurée et ce qu'on entend exactement par « valeur figurée ». Une théorie prédicative :

« (...) devrait formuler un ensemble de contraintes déterminant que, dans telle ou telle condition, telle ou telle expression peut, ne peut pas, ou doit, prendre une valeur figurée. Cette théorie devrait évidemment être formulée avec suffisamment de précision pour qu'on puisse la soumettre à un contrôle empirique, déterminer exactement ce qu'elle prédit et ce qu'elle exclut ». (Ruwet, 371 : 1989)

Mais quoi qu'il en soit et malgré l'évidente carence théorique qui marque la néo-rhétorique, elle a quand même su élaborer une taxinomie simple et systématique. Il est maintenant possible d'expliquer le fonctionnement structural de toute figure de style, peu importe le lieu d'utilisation et le but visé. Tous les problèmes ne sont pas résolus, mais la néo-rhétorique marque un net apport de rigueur et de « scientificité ».

Conclusion

En examinant les discours politiques modernes, tels que ceux de Barack Obama, on peut observer l'utilisation stratégique de la *répétition* et de l'*anaphore*, techniques rhétoriques classiques, pour renforcer des messages clés. Par exemple, dans son discours de victoire de 2008, l'utilisation répétée de la phrase « Yes, we can » illustre comment la rhétorique peut mobiliser et inspirer un auditoire. La dichotomie *constantes* vs *variables* est une manière efficace de regrouper les concepts rhétoriques en fonction de leur stabilité. Cependant, cette distinction peut ne pas être suffisamment rigide pour couvrir toutes les nuances des théories du discours. Dans l'analyse de la parole poétique et du tour stylistique, nous avons considéré des œuvres et des auteurs de différents contextes historiques et culturels. Parmi les penseurs influents des théories littéraires et poétiques, on peut citer Hegel, Marx, Engels, Coleridge, Emerson et Whitman.

En résumé, cet article a exploré les dimensions essentielles de la rhétorique, en se concentrant sur ses fondements théoriques, les contraintes qui façonnent ses pratiques, et les différences entre les styles de parole et les formes stylistiques. Les travaux présentés soulignent également l'« utilité », la « variabilité », la « complexité » et la « richesse » de la rhétorique dans une perspective comparative. En définitive, cette analyse comparative des rhétoriques ancienne, médiévale et moderne met en saillance la continuité et l'évolution des

stratégies argumentatives. À travers des exemples littéraires et discursifs, elle souligne l'importance de la rhétorique comme science transversale, pertinente dans des contextes aussi variés que la poésie, la publicité ou la politique.

Bibliographie

ADAM, Jean-Michel et GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, (1976), *Linguistique et discours littéraire*. Coll. "L". Paris, Larousse. P.352.

AGASSE, Jean Marie, (1971), « Notes pour une rhétorique des "Chants" », in *Entretiens Lautréamont*. Publié sous la direction de Max Chalell. Ed. Subervie. 237 PP 175-185.

AUDET, Noël, (1976), « Alain Grandbats ou le procès métaphorique », in *Voix et images* (n° 1). Vol. II, septembre, PP60-70.

BARTHES, Roland, (1970), « L'ancienne rhétorique Aide-mémoire », in *Communications* (n° 16). Seuil. PP.172-229.

BARTHES Roland, (1953), *Le Degré zéro de l'écriture*, Seuil.

BAUDELAIRE Charles, (1857), *Les Fleurs du Mal*, Poèmes. Gallimard.

BOSSUET Jacques-Bénigne, (1669), *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France*.

CAMUS Albert, (1957), *Discours de Suède*, Discours prononcé lors de la remise du prix Nobel.

CHARLES, Michel, (1973), « Le discours des figures », in *Poétique* (n° 15). Seuil. PP340-364.

CICÉRON, (55 av. J.-C.), *De Oratore*, Traduit par Jean-Louis Charlet, Les Belles Lettres.

CICÉRON, (44-43 av. J.-C.), *Philippiques*.

COHEN, Jean, (1970), « Théorie de la figure », in *Communications* (n° 16). Seuil. PP3-25.

DANTE ALIGHIERI, (1995), *La Divine Comédie*, Traduit par Jacqueline Risset, Flammarion.

La rhétorique dans une optique comparative

DELAS, Daniel et FILLIOLET, Jacques, (1973), *Linguistique et poétique*. Coll. "Langue et langage". Paris, Larousse. P 206.

DUBOIS, Jean, EDELINE, Francis et KLINKENBER, Jean-Marie, (1977), « Miroirs rhétoriques: sept ans de réflexion », in *Poétique* (n° 29). *Revue de Théorie et d'Analyse Littéraires Paris*. PP1-19.

DUBOIS, Philippe. (1975), « La métaphore filée et le fonctionnement du texte », in *Le Français moderne*, T. 43. PP202-213.

DUCROT, Oswald et TODOROV, Tzvetan, (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris, Seuil. P. 470.

DUPRIEZ, Bernard, (1984), *Les procédés littéraires*. Paris, vol. 10, (n°18). P. 541.

DURAND, Jacques, (1970), « Rhétorique et image publicitaire », in *Communications* (n°15). Seuil. PP70-95.

FERRARY, Jean-Louis et GUILLAUMIN, Jean-Yves, (1980), *L'Institution oratoire*, Paris, *Les Belles Lettres*.

FROMILHAGUE, Catherine, (2010), *Les figures de style*. Armand Colin.

FONTANIER, Pierre, (1968), *Les figures du discours*. Col 1. "Science de l'homme". Flammarion. P.503.

GALAY, Jean-Louis, (1974), « Esquisses pour une théorie figurale du discours », in *Poétique* (n°20). Seuil. PP393-415.

GENETTE, Gérard, (1970a), « La rhétorique restreinte », in *Communications* (n°16). Seuil. PP158-171.

GENETTE, Gérard, (1970b), « Métonymie chez Proust ou la naissance du récit », in *Poétique*. Vol. 2. PP 156-73.

HOMÈRE, (1999), *L'Iliade et L'Odyssée*, Traduit par Philippe Jaccottet, Gallimard.

HUGO Victor, (1862), *Les Misérables*.

HUGO Victor, (1847), *Demain, dès l'aube*, Poèmes. Éditions de la Pléiade.

La rhétorique dans une optique comparative

- JAKOBSON, Roman, (1963), *Essais de linguistique générale*. Coll. "Points", 17. Paris, Minuit. P255.
- JAKOBSON, Roman, (1973), *Questions de poétique*. Coll. "Poétique". Paris, Seuil. P504.
- KALITA, Samar et Hans Robert JAUSS, (2004), *Lectures sur le discours rhétorique*. PUR, Chur, Paris, Amsterdam, Ithaca, Bataclan, Rimini.
- KING Martin Luther, (1963), *I Have a Dream*, Discours prononcé le 28 août 1963.
- KOFMAN, Sarah, (1993), *Nietzsche and metaphor*. A&C Black.
- KUENTZ, Pierre, (1971), « Rhétorique générale ou rhétorique théorique? », in *Littérature*. PP108-115.
- MOULINIÉ, Georges, (1996), *Discours, idéologies, manipulations*. Armand Colin, Paris.
- NEUMANN, Adam et POPPER, Karl, (1982), *Les paradoxes de la perspicacité*. Payot, Paris.
- NIKE, (1988), *Just Do It*, Slogan publicitaire.
- ORWELL George, (1949), 1984, Traduit par Amélie Audiberti, Éditions du Seuil.
- PERELMAN Chaim et OLBRECHTS-TYTECA Lucie, (1958), *Traité de l'argumentation*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- PÉRICLÈS, (431 av. J.-C.), *Discours funèbre de Périclès*.
- PLATON, (1990), *Gorgias*, Traduit par Jean-Marie Bouvier, Gallimard.
- REBOUL, Olivier, (1998), *Introduction à la rhétorique*. PUF.
- RICALENS-POURCHOT, Nicole, (2003), *Dictionnaire des figures de style*. Armand Colin.
- ROBRIEUX, Jean-Jacques, (1998), *Les figures de style et de rhétorique*, Paris, Dunod.

La rhétorique dans une optique comparative

RUWET, Nicolas, (1975), « Synecdoques et métonymies », in *Revue de Théorie et d'Analyse littéraires* (n° 23). PP371-388.

SAINT AUGUSTIN, (2005), *Sermons*, Éditions du Seuil.

TERRASSE, Jean, (2017), *Le Temps et l'espace dans les romans de Diderot*. Voltaire Foundation.

TERRASSE, Jean, (1977), *Rhétorique de l'essai littéraire*. (No Title).

TODOROV, Tzvetan, (1967), *Littérature et signification*. (No Title).

WEINREICH, Uriel, (1955), *Précis de sémantique française*.

ZIMMERMAN Robert, (1976), *L'Écriture à la porte: Réflexions sur le réel*. Seuil.

Biographie de l'auteur

Ala Eddine BAKHOUC, est enseignant de linguistique française à l'Institut Supérieur des Arts et Métiers de Tataouine (Université de Gabès, Tunisie). Chercheur en sciences du langage à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse (Université de Sousse, Tunisie). Co-responsable pédagogique à l'ISAMT. Collaborateur scientifique à l'Observatoire Processus Communications et membre du comité éditorial du magazine électronique *M@GM@*, basé à Catane, Italie. Auteur de plusieurs articles scientifiques portant sur la syntaxe, la sémantique, la pragmatique, la sociolinguistique du français, ainsi que la pédagogie de l'enseignement des langues, il a participé à des journées d'étude et à des colloques nationaux et internationaux. Il s'intéresse particulièrement à la modalité et à l'énonciation dans une perspective interdisciplinaire.